

# La démagogie est-elle génétique ?

Réplique à Jacques Ruelland, à l'invitation des Sceptiques du Québec



Daniel Baril

Les propos tenus par Jacques Ruelland sur la sociobiologie sont tellement caricaturaux qu'ils ne mériteraient pas qu'on s'y attarde si ce n'était que plusieurs personnes n'ont, pour toute connaissance sur le sujet, que ce genre de désinformation qui nous ramène 25 ans en arrière.

Sa conférence, tirée de son volume *L'empire des gènes ; histoire de la sociobiologie*, repose sur quatre erreurs fondamentales très fréquentes : la séparation, sur le plan des lois biologiques, de l'être humain et des autres espèces animales, la méconnaissance des notions de base de la sociobiologie et de la génétique du comportement, le silence complet sur les travaux fondés sur ces concepts et, finalement, la peur chimérique du déterminisme. Le tout sert de prétexte à un procès d'intention aussi loufoque que démagogique.

## Définition

Définissons d'abord correctement la sociobiologie puisque Ruelland n'en donne qu'une définition partielle. La sociobiologie est l'étude des bases biologiques des comportements sociaux analysés à la lumière de la théorie de l'évolution (sélection naturelle et sélection sexuelle). Que l'on parle de psychologie évolutionniste, de néodarwinisme, de théorie synthétique, d'anthropologie biologique, d'écologie comportementale ou de sociobiologie, c'est toujours du même paradigme évolutionniste dont il est question.

La sociobiologie est donc tout simplement la recherche d'une explication darwinienne aux comportements. L'évolutionnisme est un aspect essentiel de la définition et l'omission de cet élément n'est pas anodine ; cela permet de passer sous silence le fait que la sociobiologie est un outil d'interprétation et d'investigation pour la présenter comme un projet politique.

## L'être humain et l'animal

Pour arriver à sa démonstration, Jacques Ruelland établit une distinction arbitraire entre la sociobiologie animale (qu'il considère comme scientifique) et la sociobiologie humaine, qui serait une pseudoscience.

La sociobiologie a été développée à l'origine par des éthologues et des biologistes du monde animal. Mais les mécanismes de la sélection naturelle, qui reposent sur l'avantage adaptatif, sont les mêmes pour l'espèce *Homo sapiens* que pour la fourmi, la souris, le chimpanzé, le chien ou le chat. En ce sens, il n'y a qu'une seule sociobiologie.

Bien sûr, l'écologie comportementale tient compte des spécificités de chaque espèce et c'est ce que fait la sociobiologie lorsque, étudiant le comportement humain, elle se situe à la jonction de la sociologie, de la biologie, de l'anthropologie, de la primatologie, de la psychologie, de la neurologie, de la génétique et de l'économie. Dire qu'elle se caractérise par « la non-reconnaissance des autres sciences » apparaît plutôt farfelu.

Aucun biologiste ni éthologue, qu'il soit évolutionniste ou non, n'établit de différence fondamentale entre les lois biologiques régissant le monde animal et celles régissant l'espèce humaine. Et pourquoi l'approche évolutionniste serait-elle scientifique lorsqu'elle est appliquée à l'ensemble des espèces vivantes et non scientifique lorsqu'elle est appliquée au primate humain ? Cette brisure entre le monde animal et l'espèce humaine, qui se trouve à être la charpente du

## Réactions

propos de Jacques Ruelland, révèle une conception dualiste (corps/esprit) de l'être humain.

La force de la sociobiologie est justement de combler le fossé creusé par les conceptions dualistes et métaphysiques entre l'espèce humaine et le reste du monde vivant en résitant l'être humain en continuité avec la nature. Cette continuité s'observe des deux côtés des espèces vivantes : si les lois biologiques sont les mêmes chez l'animal et chez l'homme, les éthologues reconnaissent que la culture s'observe également en dehors de l'espèce humaine. On parle en effet de culture animale non seulement pour les animaux supérieurs comme les primates, mais également pour les oiseaux et les poissons lorsque des comportements influencés par l'apprentissage sont observés (Lescroart).

### Cibler Wilson

L'essentiel du corpus sociobiologique analysé par Jacques Ruelland se situe entre 1975 et 1985, même si son ouvrage est paru en 2004, et l'analyse se concentre sur les écrits de la première heure d'Edward Wilson. Ruelland passe l'œuvre de Wilson au crible de l'épistémologie, en s'attardant surtout à des affirmations parfois discutables ou malhabiles du biologiste, pour y déceler ce qu'il considère comme une idéologie.

La sociobiologie ne saurait se réduire aux ouvrages synthèses de Wilson, bien que la contribution de ce dernier ait été capitale. Un chercheur ne fait pas une science à lui seul. En procédant de la sorte, Ruelland choisit d'ignorer totalement les travaux pratiques réalisés en sociobiologie humaine et qui sont légion.

L'approche évolutionniste a en effet permis de préciser et de mieux comprendre les différences comportementales humaines à partir de diverses hypothèses formulées à la lumière de la théorie de l'évolution. Des travaux couronnés de succès sur des questions liées à l'altruisme, à l'orientation spatiale, à la jalouse, à la religion, à l'esthétisme, à la reconnaissance des émotions, aux habiletés cognitives en lien avec les dispositions sociales, au choix de partenaires sexuels (séduction, aventure ou amour), à la fidélité/infidélité, à la chasse, à l'agressivité/soumission, aux soins parentaux, à la violence familiale, à la mémorisation, aux préférences environnementales, à l'évitement de l'inceste, au langage, aux cinq grandes composantes de la personnalité ou encore, aux comportements à risque pour n'en nommer que quelques-uns (Alcock ; Baril ; Barkow ; Buss ; Cosmides ; Crawford ; Écuyer-Dab ; McDonald ; Miller ; Pérusse)<sup>1</sup>.

Non seulement Jacques Ruelland a-t-il totalement ignoré les applications pratiques, mais il a également ignoré les réponses données par les sociobiologistes à leurs détracteurs. Comment, dans ce cas, peut-on prétendre faire une « histoire de la sociobiologie » ?

### Causes proximales et causes ultimes

En occultant la dimension évolutionniste de la sociobiologie et en délaissant ses travaux pratiques, Jacques Ruelland ignore par le fait même un autre élément fondamental de l'approche et qui consiste à distinguer les causes proximales et les causes lointaines (ou ultimes) d'un fait observé (Alcock ; Goldsmith). Cette méconnaissance conduit à la confusion entre les facteurs qui rendent possible l'existence d'un trait physiologique ou comportemental et les facteurs qui en modulent l'expression.

Cette confusion est manifeste à plusieurs endroits de l'exposé de Ruelland notamment dans les deux passages suivants : « les sociobiologistes affirment qu'on peut expliquer à travers cette science nouvelle des phénomènes aussi importants que les guerres, les déviations sexuelles, la xénophobie [...] » ; « pour la sociobiologie, la cause du comportement altruiste n'est pas la morale, mais cette cause est purement organique ou biologique [...]. Il s'agit donc d'une réduction d'un comportement social à un comportement causé organiquement chez un individu porteur du gène, et ce, malgré sa volonté ».

Expliquer les variations dans les comportements sociaux par la variation de conditions sociales relève des causes proximales modulant les comportements. Ce n'est pas le niveau d'intervention de la sociobiologie, et aucun sociobiologiste ne contestera le fait que les conditions économiques ou politiques dans lesquelles se retrouve un peuple à une époque donnée peuvent conduire à une guerre. La sociobiologie s'intéresse aux causes ultimes, c'est-à-dire aux causes évolutionnistes qui ont fait que la structure organique permettant l'existence d'un comportement ait pu être retenue par la sélection naturelle. C'est le pourquoi du pourquoi. Dans le cas de la guerre, il faudra comprendre et expliquer les mécanismes cognitifs de l'identité et de l'appartenance, la source de l'agressivité, de la compétitivité, de la domination et de la haine et formuler des hypothèses circonstancielles vérifiables en lien avec la théorie de l'évolution.

Même chose pour l'altruisme. Personne ne contestera que cette disposition puisse être encouragée ou réprimée par les conditions sociales et la culture, mais la sociobiologie essaiera d'expliquer comment un tel comportement apparemment non rentable a pu être sélectionné. Débusquer les bases biologiques d'un comportement n'enlève rien à l'humanisme du geste ni au libre arbitre : nous demeurons toujours libres de choisir entre un geste altruiste ou égoïste.

Ces deux niveaux de causes (proximales et ultimes) ne sont ni contradictoires, ni en concurrence, ni mutuellement exclusifs ; ils ne peuvent qu'être complémentaires et s'éclairer l'un et l'autre. La sociobiologie n'a donc aucunement pour but, comme l'affirme Ruelland à deux reprises, de viser à faire « des sciences politiques, du droit, de l'économie, de la philosophie, de la psychiatrie et de l'anthropologie des branches de la sociobiologie » puisqu'il ne s'agit pas du même niveau d'explication causale.

« Il y a place pour des sciences sociales qui soient compatibles avec les sciences de la nature », écrit Wilson dans *L'unicité du savoir*. « Ces deux grandes branches du savoir gagneront à ce qu'on rende conciliants leurs modes d'explication causale. » (p. 248)

L'effet de la sociobiologie sur la psychologie n'a pas fait disparaître la psychologie classique, mais l'a plutôt enrichie en créant une nouvelle approche, la psychologie évolutionniste. Même chose en anthropologie, où le domaine s'élargit et s'enrichit avec l'anthropologie biologique.

## L'épouvantail du déterminisme

Jacques Ruelland soutient que « tous les animaux porteurs d'un gène [déterminant un comportement] devraient manifester le même comportement » ; plus loin, il ajoute que « la sociobiologie affirme [qu'on est] totalement déterminé par nos gènes ; on devrait donc tous avoir les mêmes comportements ».

Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il a dû rater son cours de biologie 101. Pour lui, déterminisme génétique signifie « déterminisme mécaniste totalement soustrait au contrôle de l'individu ou à l'influence de son milieu », comme on peut le lire dans son volume (p. 114). Il dit tirer cette notion des écrits de Richard Dawkins, mais n'apporte aucune citation à l'appui. En fait, aucun biologiste ne défend une telle conception du déterminisme biologique. Voici ce qu'en dit Dawkins dans *Le gène égoïste* :

« Il est faux – et il s'agit d'une erreur très répandue – de supposer que les traits génétiquement hérités soient par définition fixes et impossibles à changer. Nos gènes peuvent nous apprendre à être égoïstes, mais nous ne sommes pas nécessairement obligés de leur obéir toute notre vie. » (p. 20)

« La fabrication d'un corps est une entreprise coopérative d'une telle complexité qu'il est presque impossible d'y distinguer la contribution d'un gène de celle d'un autre. Un gène donné aura des effets très différents sur l'une ou l'autre partie du corps. » (p. 45)

« Des expressions comme le "gène des longues jambes" ou le "gène du comportement altruiste" sont pratiques, mais il est important de comprendre ce qu'elles signifient. Il n'existe aucun gène capable de construire une jambe à lui seul, qu'elle soit longue ou courte. [...] Mais il pourrait bien y avoir un seul gène qui, toutes choses étant égales par ailleurs, tende à faire les jambes plus longues qu'elles ne l'eussent été sous l'influence de l'allèle du gène. » (p. 61)

Et voici ce que dit Wilson :

« [Le contraire du Modèle standard des sciences sociales] est le déterminisme génétique, croyance selon laquelle le comportement humain est fixé par les gènes, ses propriétés les plus destructrices comme le racisme, la guerre, les divisions de classe étant donc inévitables. [...] À vrai dire, je n'ai jamais rencontré un biologiste qui croit au déterminisme ainsi défini. » (p. 147)

En biologie, déterminisme génétique veut dire « prédisposition envers une chose » et non « phénomène fixé de façon absolue et qui ne peut pas ne pas se produire » comme on l'entend en philosophie. C'est la condition nécessaire pour qu'un fait biologique puisse exister, mais souvent insuffisante pour expliquer un phénomène et non pour le prédire. La connaissance de cette distinction sémantique primaire pourrait éviter bien des polémiques qui tournent au ridicule.

Si on considère le gène comme une portion d'ADN codante, personne ne soutiendra qu'il existe un gène de l'altruisme, un gène égoïste, un gène de l'homosexualité, un gène de la croyance en Dieu ou un gène de l'infidélité. Si jamais des biologistes emploient de telles expressions, c'est par raccourci pour désigner l'ensemble génétique particulier créant le substrat biologique qui permet qu'un comportement soit possible.

## Réactions

Entre les gènes et le comportement, les échelons sont nombreux – ARN, protéines, enzymes, hormones, neurones, récepteurs, tissus, organes, circuits, éducation, apprentissage – et la variabilité biologique, déjà présente dans l'existence de plusieurs formes d'un même gène (allèle), peut s'insérer à chacun des échelons. Cette variabilité produit en bout de ligne de la variabilité dans le comportement, qui à son tour est modulé par l'environnement particulier dans lequel l'individu évolue.

Tous les biologistes, même les plus « déterministes », ont toujours reconnu ces faits élémentaires. Ce furent d'ailleurs mes premières constatations lorsque, sous l'influence des affirmations des culturalistes comme Stephen Jay Gould, j'ai voulu savoir comment les sociobiologistes présentaient les choses. La tyrannie des gènes est vite apparue comme une fabulation des culturalistes. Cette constatation ne devrait surprendre personne pour la simple et bonne raison que les biologistes n'ont pas besoin des philosophes, des sociologues ou des historiens pour leur dire comment fonctionnent les gènes.

Le propos de Ruelland n'est finalement pas de discuter quelle est la part de la génétique et de la culture dans un comportement, mais de nier que la génétique y soit pour quelque chose : « nous croyons qu'aucun des comportements sociaux humains définis comme tels par la sociobiologie n'est le fruit d'un tel déterminisme [génétique] mais au plus celui d'un déterminisme de type culturel », affirme-t-il dans son volume (p. 116). Dans le même paragraphe, il reconnaît toutefois que « la preuve génétique est établie » sur les déterminismes biologiques à la source de « comportements sociaux innés chez les animaux ». L'être humain aurait donc, selon ce schéma, transcen-dé sa nature biologique grâce une culture tombée du ciel par un bon matin.

## Gènes et comportements sociaux

Prenons l'exemple de « manger avec une fourchette » apporté par Ruelland pour montrer que les comportements sociaux ne sont pas définis génétiquement. L'auteur laisse ainsi entendre que les sociobiologistes sont assez stupides pour penser que l'usage de la fourchette est déterminé génétiquement. Mais il se tire à nouveau dans le pied.

Ce n'est pas la fourchette qui fait que l'action de manger est sociale ou non, mais le fait de partager sa nourriture. L'apprentissage de l'usage d'une fourchette ou d'une baguette est bien sûr lié à la culture ambiante, de la même façon que l'apprentissage, chez les chimpanzés, de l'usage d'une paille pour pêcher les termites.

Le partage de la nourriture chez l'espèce humaine est au cœur de ses comportements sociaux comme l'empathie et la propension à créer des coalitions. Ces deux dispositions ne sont pas créées par la culture, mais sont plutôt rendues essentielles par le haut degré de dépendance des êtres humains les uns envers les autres pour assurer leur survie ; elles font partie des lois de l'espèce. L'obtention de la nourriture, autant dans l'environnement ancestral du Pléistocène que dans celui d'aujourd'hui, nécessite la coopération et l'entraide. S'il y a un effort collectif pour obtenir la nourriture, il y aura également partage collectif du butin comme on l'observe chez les grands singes.

Ces règles structurent la socialité humaine (les instincts sociaux, comme le disait Darwin) et ont déjà fait l'objet de plusieurs travaux montrant qu'elles obéissent à la logique évolutionniste, aux règles de la dispersion génétique comme à celles de la reproduction tant chez les primates (Morin ; Bélisle) que chez les humains (Bird). Évidemment, ces travaux n'ont pas identifié de gènes, mais là n'est pas le but de la socio-biologie ; elle vise d'abord et avant tout à comprendre les choses sous l'angle des avantages adaptatifs, les-quels nécessitent une base biologique transmissible.

Cela n'autorise toutefois aucunement à affirmer, comme le fait Ruelland à deux reprises, qu'« aucun gène responsable d'un comportement social n'a jamais été isolé chez les humains, ni chez les animaux ». Non seulement contredit-il ainsi ce qu'il affirme à propos des animaux dans son volume (p. 116), mais il fait preuve d'une profonde ignorance qui frise l'aveuglement.

Tout en ayant à l'esprit ce qui a été dit plus haut à propos du « gène de ceci » ou « gène de cela », le fait que les gènes opèrent en cascade a justement pour effet qu'une modification mineure sur un seul d'entre eux peut entraîner des modifications comportementales majeures à l'autre extrémité. Un pour cent de différence génétique fait la différence entre un être humain et un chimpanzé ! (Gribbin) Voici par ailleurs quelques exemples de gènes connus ayant un rôle dans le comportement.

Chez la mouche drosophile, le comportement sexuel met en scène de multiples signaux visuels, auditifs, olfactifs et tactiles, donc d'innombrables gènes. Toutefois, la modification chez le mâle de l'expression du gène *fruitless* modifie le développement d'un muscle responsable de l'accouplement et rend le mâle mutant homosexuel.

Chez les campagnols, le transfert d'une espèce monogame à une espèce polygame d'un gène codant pour les récepteurs neuronaux de la vasopressine fait du mâle polygame originellement asocial un individu monogame affectueux. Chez les rats, une modification du gène codant pour la sérotonine produit des animaux au comportement plus anxieux et agressif.

Malgré toutes les différences anatomiques et psychologiques entre les hommes et les femmes, un seul gène, le gène SRY logé sur le chromosome Y, fera la différence entre un homme et une femme. S'il n'est pas présent ou s'il ne s'active pas, le fœtus sera de sexe féminin et l'enfant sera équipé anatomiquement et psychologiquement en conséquence.

Les gènes d'histocompatibilité (CMH), déterminant notre système immunitaire, jouent un rôle dans la reconnaissance olfactive des apparentés et, de là, dans l'évitement de l'inceste (Wedekind).

La variation d'un seul acide aminé dans le gène qui code pour l'enzyme COMT, un médiateur qui métabolise la dopamine et la noradrénaline, produit une différence suffisamment importante dans cette enzyme pour modifier la résistance à la douleur et de là influer sur le courage d'une personne. Une variante particulière du gène DCP, qui code pour l'enzyme de conversion de l'angiotensine, peut faire la différence entre quelqu'un qui peinera à l'effort physique et un athlète de haut niveau dans des sports d'endurance.

La protéine produite par le gène FOXP2, que l'on a appelé le « gène du langage », diffère de la protéine produite par le même gène chez les autres primates par seulement deux de ses 175 acides aminés. Sans cette mutation génétique qui permet une articulation fine des lèvres et de la langue, notre langage ne serait probablement pas plus articulé que celui du chimpanzé. On sait que le langage a joué un rôle déterminant dans l'hominisation et a bouleversé l'ensemble des comportements d'*Homo sapiens*.

Il suffit d'ouvrir n'importe quelle revue scientifique, même de vulgarisation, pour trouver d'autres exemples.

## Le complot de l'extrême droite

Multipliant les chimères, Jacques Ruelland cherche à associer la sociobiologie à l'eugénisme et à un complot de l'extrême droite pour éliminer les agressifs, les homosexuels, les vieux et les handicapés, battre les femmes, maintenir les inégalités sociales et j'en passe.

Dans son volume, il va même jusqu'à affirmer que « la sociobiologie humaine porte atteinte aux droits fondamentaux que l'on reconnaît à l'individu en Occident – droit à l'intégrité et l'inviolabilité de sa personne, à ses opinions, à sa liberté de mouvement et d'action » (p. 287). L'accusation est grave. Si c'est le cas, que l'on prenne au plus vite des mesures judiciaires contre ces contrevenants et que l'on fasse respecter la loi.

Ces propos déliants qui le discréditent pour de bon ne prennent pas appui sur des positions politiques défendues collectivement par les sociobiologistes, mais sont issus de ses propres extrapolations fondées, comme on l'a vu, sur une ignorance profonde de la biologie. Ruelland recourt au procédé de culpabilisation par association : le seul élément sur lequel il s'appuie est l'orientation politique du préfacier de l'édition française du volume de Wilson, *Sociobiology, the New Synthesis*. Pourquoi ne pas avoir aussi mentionné que le préfacier de l'édition française de *Human Nature*, Alexandre Dorozynski, est un chroniqueur scientifique formé en Russie soviétique et spécialiste de Lénine ?

Il n'est pas difficile de trouver des sociobiologistes affichant des positions politiques de gauche : avant la guerre en Irak, Dawkins affichait ses couleurs travailistes sur son site Internet ; le biologiste français Pierre Jaisson, auteur de *La fourmi et le sociobiologiste*, est membre du Parti socialiste français (Duroy) ; dans *L'Unicité du savoir*, Wilson convie la communauté scientifique à renouer avec l'humanisme des philosophes des Lumières ; la primatologue Sarah Hrdy, auteure de *Des guenons et des femmes – Essai de sociobiologie*, a toujours affiché ses convictions féministes ; le bioéthicien et philosophe aux sympathies gauchistes Peter Singer invite, dans *A Darwinian Left*, la gauche à adopter des objectifs tenant compte des avancées de la sociobiologie.

J'ai moi-même été militant marxiste-léniniste et j'ai pourtant produit une thèse en anthropologie biologique

## Réactions

en recourant au paradigme de la sociobiologie et de la psychologie évolutionniste. Il n'y a pas de contradiction entre le fait d'être de droite ou de gauche et de recourir à cette approche, parce que la sociobiologie n'est pas un programme politique, mais un outil d'analyse.

Le fait que Ruelland se soit concentré sur les écrits de la première heure n'excuse rien puisqu'il était très facile, même en France au milieu des années 70, de trouver des chercheurs mettant la communauté scientifique en garde contre la démonisation de cette discipline, démonisation déjà considérée comme un dérapage (Dorozynski ; Renaud). Dans cette veine, la neuropsychiatre Jacqueline Renaud affirmait avec à-propos que « la sociobiologie n'a pas plus de raison de retarder l'évolution de réformes sociales, que la reconnaissance du caractère génétique de certaines myopies n'en aurait de dissuader des myopes de porter des lunettes ! »

Le procès d'intention prend sa source dans la confusion entre « ce qui est » et « ce qui devrait être ». La nature ne donne pas de leçon de morale ni de science politique. Les lois de la nature n'ont pas à servir de justificatifs politiques ou à fonder ce qui nous paraît socialement souhaitable. Comme le souligne le biologiste Pierre-Henri Gouyon (coauteur de *Les avatars du gène*), « si jamais il y avait des arguments biologiques pour être raciste, cela ne nous obligerait pas à l'être pour autant. Si nos gènes nous induisent à être racistes, il faut corriger cela par tous les moyens sociaux possibles » (Postel-Vinay).

### La *tabula rasa*

La sociobiologie bien comprise est, malgré ses limites et ses lacunes, la seule approche matérialiste cohérente du développement et du comportement humains. On ne peut pas souscrire à cette approche si on n'est pas darwinien et on ne peut pas être darwinien si on est dualiste. On ne peut pas non plus limiter l'application de la théorie de l'évolution aux seuls aspects anatomiques d'une espèce et ne pas l'appliquer aux comportements de cette même espèce. Les propos contre les fondements de la sociobiologie sont en fait des propos anti-darwiniens reposant sur des convictions idéologiques et non sur des faits scientifiques.

---

L'auteur est anthropologue et rédacteur scientifique au journal *Forum de l'Université de Montréal*.

En plus des innombrables erreurs contenues dans les propos de Ruelland, ni la conférence ni son volume ne contiennent la moindre parcelle d'explication matérialiste alternative sur le comportement et sur le développement de la culture. L'opposition irréconciliable qu'il établit entre le monde animal et le monde humain le prive de toute base matérielle pouvant expliquer les origines de la culture. De même, sa négation du rôle indiscutable de la génétique dans le comportement révèle que sa position est celle de la *tabula rasa* : l'« esprit » de l'enfant est vierge à la naissance et son comportement est entièrement formaté par l'apprentissage et le conditionnement social. C'est ce que j'appelle le créationnisme culturel et qui était la thèse dominante dans les sciences sociales dans les années 60 et 70. Elle n'est plus partagée que par ceux qui persistent à ignorer les travaux de la neuropsychologie, de la psychologie cognitive, de la psychologie développementale et de l'éthologie.

Dans son volume, Ruelland reproche à la sociobiologie de « subordonner l'homme à la biologie » et de décrire « sa machine biologique » plutôt que « l'être humain » (p. 296). Cela révèle que l'homme est pour lui autre chose que ce qu'il est (peut-on se subordonner à ce que l'on est ?). Jacques Ruelland a droit à ses convictions, mais cela ne l'autorise pas à lancer démagogiquement des faussetés comme il l'a fait.

### Pseudoscience

Jacques Ruelland définit une pseudoscience comme « une entreprise qui a des allures de scientificité, mais se révèle être une idéologie, car elle défend ses idées pour une cause et non pas pour la recherche d'une vérité scientifique ». Cela colle tout à fait à sa conférence : lorsqu'on retranche les innombrables dérapages du genre « les hommes étant inégaux, il faut nécessairement que les uns exploitent les autres », il peut rester une apparence de scientificité, mais qui ne résiste pas longtemps au rétablissement des faits et qui s'avère être un discours idéologique.

Pour ces raisons, la conférence mériterait le prix « Fosse sceptique » et les Sceptiques se devraient de réparer cette désinformation en invitant un évolutionniste nous parler du comportement humain.

Quant à la réponse à la question posée en titre, il y a suffisamment d'éléments dans ce texte pour que chacun puisse s'exercer à en formuler une. ☺

## Notes

1. Outre ces références données ici uniquement à titre d'exemples, on peut consulter les sites Internet plus facilement accessibles de la Human Behavior and Evolution Society et du Center for Evolutionary Psychology pour avoir une idée des applications pratiques et des discussions théoriques en sociobiologie.

## Références

- ALCOCK, John. *The Triumph of Sociobiology*, Oxford University Press, 2001.
- BARIL, Daniel. *Sélection sexuelle et différence intersexé dans la religiosité*, mémoire de maîtrise, Département d'anthropologie, Université de Montréal, 2002.
- BARKOW, Jerome H. (dir.). *Adapted Mind. Evolutionary Psychology and the Generation of Culture*, Oxford University Press, 1992.
- BELISLE, Patrick et Bernard Chapais. « Tolerated Co-Feeding in Relation to Degree of Kinship in Japanese Macaques », *Behaviour*, vol. 138, n° 4 (2001), 487-509.
- BIRD, Rebecca. « Cooperation and Conflict : The Behavioral Ecology of the Sexual Division of Labor », *Evolutionary Anthropology*, vol. 8 (1999), 65-75.
- BUSS, David M. (dir.). *The Handbook of Evolutionary Psychology*, John Wiley & Sons, 2005.
- Cosmides, Leda et John Tooby. « Evolutionary Psychology and the Generation of Culture, Part II. Case Study : A Computational Theory of Social Exchange », *Ethology and Sociobiology*, n° 10, 51-97 (1989).
- CRAWFORD, Charles et Dennis Krebs (dir.). *Handbook of Evolutionary Psychology : Ideas, Issues and Applications*, Lawrence Erlbaum, 1998.
- DAWKINS, Richard. *Le gène égoïste*, Odile Jacob, 1996.
- DOROZYNSKI, Alexandre. « Faut-il brûler tous les sociobiologues ? », *Science & Vie*, n° 728 (1978).
- DUROY, Lionel. « Pierre Jaisson : sociobiologue quand même », *La Recherche*, n° 295 (1997), 22-24.
- ECUYER-DAB, Isabelle et Michèle Robert. « Have Sex Differences in Spatial Ability Evolved from Male Competition for Mating and Female Concern for Survival ? », *Cognition*, vol. 91, n° 3 (2004), 221-257.
- GOLSMITH, Timothy H. *The Biological Roots of Human Nature ; Forging Links Between Evolution and Behavior*, Oxford University Press, 1991.
- GRIBBIN, John et Mary Gribbin. *Un pour cent fait la différence*, Laffont, 1990.
- LESCROART, Marie. « Culture et gène : Un même train pour l'évolution », *Science & Vie*, hors série, n° 230 (2005), 134-141.
- MACDONALD, Kelvin. « Evolution, the Five-Factor Model, and Levels of Personality », *Journal of Personality*, vol. 63, n° 3 (1995), 525-567.
- MILLER, Geoffrey F. « Aesthetic fitness: How sexual selection shaped artistic virtuosity as a fitness indicator and aesthetic preferences as mate choice criteria », *Bulletin of Psychology and the Arts* 2(1) (2001), 20-25.
- MORIN, Phillip et al. « Kin Selection, Social Structure, Gene Flow, and the Evolution of Chimpanzees », *Science*, vol. 265 (1994), 1193-1201.
- PERUSSE, Daniel. « Cultural and Reproductive Success in Industrial Societies : Testing the Relationship at the Proximate and Ultimate Levels, *Behavioral and Brain Sciences*, n° 16 (1993), 267-322.
- POSTEL-VINAY, Olivier. Pierre-Henri Gouyon, « Le néodarwinisme ne menace pas l'éthique », *La Recherche*, n° 292 (1996), 88-92.
- RENAUD, Jacqueline. « La grande querelle de la sociobiologie », *Science & Vie*, n° 715 (1977).
- RUELLAND, Jacques. *L'empire des gènes. Histoire de la sociobiologie*, ENS Éditions, 2004.
- SINGER, Peter. *A Darwinian Left ; Politics, Evolution and Cooperation*, Yale University Press, 1999.
- WEDEKIND, Claus et Sandra Füri. « Body Odour Preferences in Men and Women : Do They Aim for Specific MHC Combinations or Simply Heterozygosity ? », *Proceedings of the Royal Society of London*, séries B, n° 264 (1997), 1471-1479.
- WILSON, Edward O. *L'unicité du savoir : De la biologie à l'art, une même connaissance*, Robert Laffont, 2000.